

ANIMAUX SAUVAGES EN VILLE

Quelles cohabitations?



EDITIONS
ALPHIL

PRESSES
UNIVERSITAIRES
SUISSES

N°16, 2023

GÉO-REGARDS

SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE ET
INSTITUT DE GÉOGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

GÉO-REGARDS

REVUE NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE

ANIMAUX SAUVAGES EN VILLE : QUELLES COHABITATIONS ?

**PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SILVIA FLAMINIO,
MAUD CHALMANDRIER, JOËLLE SALOMON CAVIN**

N° 16, 2023

**SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE
ET INSTITUT DE GÉOGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL**

ÉDITIONS ALPHIL-PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2024

Rue du Tertre 10

CH-2000 Neuchâtel

www.aphil.ch

www.aphilrevues.com

© Société neuchâteloise de géographie, www.s-n-g.ch

© Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel, www.unine.ch/geographie

Géo-Regards: revue neuchâteloise de géographie est une revue à comité de lecture issue de la fusion du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* et de *Géo-Regards: cahiers de l'Institut de géographie*. *Géo-Regards* est, entre autres, référencé par Elsevier (Scopus), sur le portail Mir@bel, et par le Comptoir des presses d'universités. La revue figure sur la liste des revues scientifiques de l'Union géographique internationale.

N° 16, 2023

DOI: 10.33055/GEOREGARDS.2023.016.01

ISSN 1662-8527

ISBN 978-2-88930-622-0

ISBN PDF 978-2-88930-623-7

ISBN Epub 978-2-88930-624-4

Abonnements	L'adhésion à la Société neuchâteloise de géographie comprend l'abonnement à <i>Géo-Regards: revue neuchâteloise de géographie</i> . Cotisations annuelles: membre ordinaire: 40 fr.; couple: 60 fr.; étudiant(e): 20 fr. Abonnement (sans adhésion): 33 fr. Société neuchâteloise de géographie Case postale 53 2006 Neuchâtel www.s-n-g.ch
Vente directe et librairie	Éditions Alphil-Presses universitaires suisses Rue du Tertre 10 2000 Neuchâtel commande@aphil.ch
Vente version électronique	www.aphilrevues.com
Éditeurs	Patrick Rérat (Université de Lausanne), Étienne Piguet (Université de Neuchâtel)
Comité scientifique et de rédaction	Roger Besson (Uni. de Neuchâtel), Patrick Bottazzi (Uni. de Berne), Frédéric Dobruszkes (Uni. libre de Bruxelles), Marion Ernwein (Uni. of Oxford), Marie-Christine Fourny (Uni. Grenoble Alpes), Jean-Marie Halleux (Uni. de Liège), Hugues Jeannerat (Uni. de Neuchâtel), Francisco Klauser (Uni. de Neuchâtel), Laurent Matthey (Uni. de Genève), Étienne Piguet (Uni. de Neuchâtel), Raffaele Poli (Uni. de Neuchâtel), Martine Rebetez (Uni. de Neuchâtel), Jean Ruegg (Uni. de Lausanne), Joëlle Salomon Cavin (Uni. de Lausanne, responsable de la présentation des thèses), Ola Söderström (Uni. de Neuchâtel), Thierry Theurillat (Haute École Arc), Mathieu van Criekingen (Uni. libre de Bruxelles)
Traduction des résumés	Hubert Rossel et les auteurs
Photographie de couverture	Silvia Flaminio, Mulhouse, 2018
Secrétaire de rédaction	Léonard Schneider
Responsable d'édition	Sandra Lena, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

IMAGINAIRES URBAINS DES *FABULEUX ZOO* PUSCULES ENTRETIEN AVEC NATHALIE GEORGES, DIRECTRICE DE LA MAISON D'ÉDITION ANIMAL DEBOUT

JOËLLE SALOMON CAVIN, Université de Lausanne, Institut de géographie
et durabilité, joelle.salomoncavin@unil.ch

NATHALIE GEORGES, directrice générale et artistique – éditrice, Animal Debout,
117 avenue Aristide Briand, 35000 Rennes, contact@animaldebout.fr

ANNE SIMON, Centre international d'étude de la philosophie française
contemporaine, République des savoirs (UAR 3608), CNRS-ENS-Collège
de France/PSL, anne.simon@ens.psl.eu

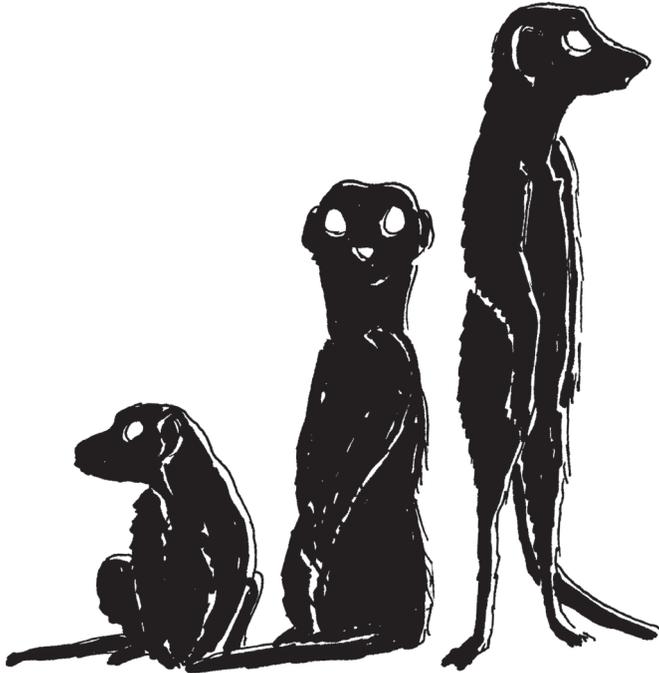
RÉSUMÉ

La relation humains-animaux est au cœur du projet éditorial des Fabuleux ZOOpuscules auquel cet entretien est consacré. Deux des nouvelles y dessinent les contours d'un monde urbain où les animaux ont conquis la ville, quand une troisième se situe dans un lieu urbain d'exposition des corps animaux, le zoo. Dystopie et utopie urbaines ne sont jamais loin, comme le soulignent les œuvres littéraires qui ont inspiré Nathalie Georges.

Mots-clés : ville, animaux, maison d'édition, fictions.

INTRODUCTION

« Une maison d'édition littéraire et graphique qui explore les imaginaires liés à la figure animale et les échanges d'identités entre l'homme et la bête. » C'est ainsi que Nathalie Georges présente la maison d'édition Animal Debout. Formée à la philosophie et à l'histoire de l'art, Nathalie Georges porte depuis une vingtaine d'années des projets artistiques et culturels au sein de différentes structures dédiées à l'art contemporain, au cinéma et à la littérature. Art et littérature sont pour elle matière à produire de nouvelles expériences. Elle anime et met périodiquement en place des programmes de rencontres entre chercheurs, artistes et écrivains, comme la programmation « Notre rapport au vivant », conçue en collaboration avec l'équipe du Festival Étonnants Voyageurs en 2023.



Animal Debout

éditions - arts - cultures

Figure 1 : Les suricates du logo de la maison d'édition Animal Debout.

Elle a également suivi la première volée de la formation « Animaux et société » à l'Université de Rennes, diplôme universitaire conçu pour offrir à des professionnel-le-s, notamment de la santé, de l'éducation ou des loisirs, des outils pour intervenir sur des questions en lien avec la condition animale.

Animal Debout naît en 2018 à Rennes. Un suricate constitue l'emblème du projet ; c'est lui, l'animal debout, une sentinelle du désert que Nathalie Georges associe à un rêve survenu à la suite d'une expérience professionnelle pénible ; c'est par cette figure animale en alerte que son inconscient a trouvé à se formuler. Expression intrigante et



Figure 2: Aperçu des couvertures des quatorze *Fabuleux ZOO*puscules réalisées par Julien Lemière, artiste, graphiste et sérigraphe (Atelier du Bourg, Rennes).

proche de «Nuit debout», «Animal debout», ne constitue pourtant pas un projet voulu explicitement comme militant, mais participe d'une volonté de reconsidérer la diversité et l'importance des existences animales, leur beauté et leur dignité.

Nathalie Georges aime jouer avec les mots. Le premier projet de la maison d'édition est la collection des *Fabuleux ZOO*puscules. Les *ZOO*puscules désignent ici des textes courts qui traitent d'animalité. Ils correspondent à son appétit pour la nouvelle: «une expérience forte et rapide de lecture». Ils sont «fabuleux» car leur tâche est d'emporter les lecteurs et lectrices ailleurs. C'est «l'animal humain qui se raconte des histoires et qui interroge le périmètre de son identité», me confie-t-elle. La collection *Fabuleux ZOO*puscules regroupe à ce jour quatorze récits publiés séparément sous forme de petits livrets dont chacun fait l'objet d'un travail graphique spécifique, œuvre de Julien Lemière, graphiste au sein de L'Atelier du Bourg, à Rennes: une couverture sérigraphiée originale faisant écho au texte. La police «Faune» créée par l'artiste typographe Alice Savoie confère aux titres des récits des petites lettres qui chacune semble animée.

Ce texte dresse le compte rendu d'un entretien que j'ai réalisé avec Nathalie Georges en juin 2023. Il a été élaboré sur la base de cette entrevue et se nourrit abondamment d'un texte préalablement élaboré par celle-ci et qui fait notamment état de ses influences littéraires.

J'ai rencontré pour la première fois Nathalie Georges à une session consacrée aux *Animal geographies* à la Conférence du centenaire de l'Union géographique internationale à Paris en juillet 2022. Elle y présentait *Animal Debout*

dans une communication intitulée : « Des animaux entre les lignes : cartographies animales dans les fictions d’auteurs français », un titre qui fait écho à l’ouvrage d’Anne Simon (2021). Le récit qu’elle y fit de son expérience littéraire est apparu particulièrement fécond à notre comité éditorial pour ouvrir des perspectives sur les relations humains-animaux et penser les géographies animales. Ainsi, que nous dit la fiction des imaginaires des relations humains-animaux ? Que nous raconte-t-elle de la ville ? Comment esquisse-t-elle la ville animale du futur ? Quelles utopies ? Quelles dystopies ?

En convoquant la littérature fictionnelle dans ce numéro spécial pour nous parler de l’animalité dans son rapport à la ville, c’est en particulier au champ d’étude de la zoopoétique, notamment popularisé par Anne Simon (2021) en France, que l’on s’associe (encadré 1).

Encadré 1 : Définition de la zoopoétique par Anne Simon¹

La zoopoétique analyse les textes littéraires qui portent sur l’animalité et plus généralement les relations entre les vivants, les éléments et les milieux investis par les humains (villes, friches, plages, interstices ou sous-sols...). Elle renouvelle le corpus des livres étudiés, et s’intéresse aux lexiques et aux constructions syntaxiques ou narratives qui portent les thèmes déployés. Loin de se cantonner aux récits à « messages » écologiques, la zoopoétique se confronte à la complexité de narrations souvent ambivalentes. Elle interroge ainsi par quels procédés la littérature, comble du langage humain, parvient ou non à restaurer « le chant du monde » ou à ébranler « la Grande Barrière » entre humains et animaux (GIONO, 1971 : 521).

La zoopoétique postule que l’écriture fait partie du monde de la vie, en revenant aux mythes portant sur son invention à partir de figures naturelles et de traces de bêtes, ou sur le lien de la nomination et du souffle vital. Elle insiste enfin sur la relation entre littérature et quête : saisir poétiquement l’animal, c’est tantôt déconstruire la langue pour rendre compte de son mode d’être parfois radicalement différent, tantôt accompagner le mouvement même de son échappée.

Parmi ses sources d’inspiration, on trouve notamment des écrivains et philosophes comme Jacques Derrida (2006), qui a inventé le terme « zoopoétique », Élisabeth de Fontenay (1998), David Abram (2013) ou Jean-Christophe Bailly (2007).

Anne Simon est l’auteurice de *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Wildproject, 2021 et la rédactrice du Carnet Animots : <https://animots.hypotheses.org/>

¹ Texte écrit par Anne Simon pour ce numéro spécial de *Géo-Regards*.

Nathalie Georges associe quant à elle son travail à différents penseur-euse-s actuel-le-s du vivant comme Anne Simon (2021), Joëlle Zask (2020), Baptiste Morizot (2020), Jean-Christophe Bailly (2007) ou Alain Damasio (2021). Elle évoque également les travaux pionniers de l'éthologue Jakob von Uexküll sur les mondes animal et humain.

Le cœur de l'entretien porte plus spécifiquement sur trois des quatorze *Fabuleux ZOOpuscules* qui évoquent des questions urbaines avant que Nathalie Georges ne fasse le lien avec d'autres fictions qui l'ont inspirée dans ces appels à textes. Le texte est jalonné d'encadrés qui présentent des extraits des ouvrages cités.

LA PAROLE À NATHALIE GEORGES

JSC: Pouvez-vous nous préciser quels étaient vos principaux objectifs en développant la maison d'édition Animal Debout et plus spécifiquement cette collection des *Fabuleux ZOOpuscules* ?

NG: Mon but était de favoriser, accompagner et analyser les imaginaires qui mettent en scène les animaux comme individus dont il s'agit de restituer l'expérience, ou alors comme métaphore ou comme allégorie. Je ne souhaitais pas faire un choix entre ces possibilités mais plutôt explorer tout le nuancier qu'il déploie. Animal Debout puise sa matière première dans les mots, les images et les gestes de créateurs et de créatrices et de penseur-euse-s. Le projet vise à interroger la prégnance de l'empreinte animale sur la psyché humaine et à engager la relation humains/non-humains sur le terrain des sens.

Les *Fabuleux ZOOpuscules* représentent des registres d'écriture très différents. Cette diversité est notamment la résultante des cinq appels à textes que nous avons lancés avec les thématiques suivantes: « Géographies animales », « Bipèdes or not bipèdes », « Les meutes », « Arachno et autres phobies », « Documentaire animalier » – qui ont constitué autant de portes d'entrée pour aborder les relations anthropozoologiques.

Les quatorze récits esquissent pourtant des pistes communes. Certaines questions apparaissent de manière récurrente. La première concerne la place des animaux par rapport aux humains: une place à prendre, à laisser, à partager? Comment vit-on les uns avec les autres? La seconde concerne le rapport au corps: le corps humain, le corps animal, les corps métamorphosés, hybridés, émancipés, libres ou souffrants. La troisième concerne les affects tels que la peur, humaine ou animale; ce qui est hostile, dérangent, effrayant. La quatrième concerne la précarité des habitats et des espèces. L'effondrement et la catastrophe sont très présents dans les récits. Les auteurs et autrices imaginent ce qui se passe après, formulant des scénarios de vies possibles pour aujourd'hui et demain. La dernière question qui traverse nombre de ces récits est celle de la maltraitance, de la violence et des abus. On voit entrer en scène des animaux qui font l'objet d'expérimentation en laboratoire, enfermés dans des cages ou dans des stabulations exigües. Dans *Soupe au lait* (GARNIER-WENISCH, 2020), l'auteur adopte le point de vue supposé d'un bœuf d'élevage intensif. Un animal entravé qui fulmine. Il n'en peut plus de sa condition. L'auteur suit le fil de sa colère et de ses pensées. Pour échapper à sa condition, le bœuf rêve d'aller visiter un musée, d'y voir les peintures de paysages évocateurs de liberté. *Soupe au lait* est issu du troisième appel à textes

intitulé *Les meutes*. Il y a évidemment un jeu de mots quand on le prononce à l'oral. L'idée était d'interroger le corps collectif animal avec des motifs tels que la rage, la colère, la masse, la solidarité, la révolte ou l'aveuglement.

JSC : Le premier appel à textes s'intitulait « Géographies Animales ». La géographie et les lieux occupent-ils une place particulière dans les récits reçus en retour mais également dans les suivants ?

NG : En 2018, Animal Debout a, en effet, engagé son travail éditorial par un appel à textes sur la thématique géographique. Pensée en première instance à partir du schème de la rencontre, l'enquête parmi les récits et représentations convoquant la figure animale que représente cette collection est peut-être avant tout une histoire de lieux et d'espaces.

Se demander quels animaux ils sont et quels animaux nous sommes, interroger ce que les uns sont pour les autres ne se fait pas sans environnement, sans milieu, sans terre ou sans cioux. La question première étant alors peut-être : où sont les animaux ? Forêt et marécages, laboratoires et stations expérimentales, maisons bourgeoises et cités idéales : les récits retenus ont proposé une déambulation entre des sites hétérogènes, terrains d'interactions ou lignes de démarcation entre humains et bêtes. La mise en perspective d'imaginaires faisant place à l'animalité s'annonçait ainsi comme un moyen de mieux saisir, par le biais de la fiction, les mouvements qui s'opèrent entre humains et animaux : quêtes et confrontations, affrontements et collaborations, partages d'espaces et cloisonnements, rapprochements choisis et empiètements, opportunités et exploitations.

JSC : Quelle place la ville occupe-t-elle dans les récits des *Fabuleux ZOOpuscules* ?

NG : La ville est explicitement évoquée dans deux récits d'anticipation : *La Meute* (ORAZY, 2020) et *Les ruines volontaires* (FICHET, 2023). Ce sont des œuvres de science-fiction. Entre utopie et dystopie sont décrites des situations d'avenir dans lesquelles humains et animaux ne peuvent plus ou ont choisi de ne plus cohabiter, la séparation de leurs espaces de vie intervenant en miroir, pour les humains, de crises civilisationnelles qu'il s'agit de tenter de résoudre.

La Meute de Florian Orazy raconte ainsi l'histoire d'une fuite. Une femme, accompagnée par son chien, tente de survivre aux assauts d'une entité dont elle ignore la véritable nature, masse inexorable et composite qui finira par l'absorber et qu'elle nomme « la Meute ». L'histoire nous projette au crépuscule de la civilisation humaine, précipitée par un dérèglement climatique ultime qui aura fini par bouleverser, en retour, l'activité des humains. Victimes du chaos qu'ils ont eux-mêmes engendré, les humains sont chassés des villes par des nuées de corbeaux qui prennent l'apparence d'un fléau redresseur de torts.

Au fil de ce récit survivaliste se développe une réflexion sur ce que pourrait être un modèle de société qui fasse sens après que la civilisation humaine a asservi une grande partie du vivant. Le texte est ainsi construit en plusieurs temps : la chute, d'abord, de cette même civilisation qui a enclavé, détruit, séparé et compartimenté, qui a abusé des ressources et qui, ce faisant, s'est condamnée elle-même ; la chasse ensuite, celle de l'humain devenu proie et qui, au fil du récit, finit par perdre sa verticalité, comme si le film de l'évolution était passé

à l'envers, créature à nouveau vulnérable face aux éléments ne pouvant espérer survivre sans réactiver ses sens, ni prêter attention aux signes que le paysage lui adresse; finalement la résolution: l'assimilation des fuyards par ce grand maelström du vivant qu'est la Meute, conglomerat d'êtres et d'espèces hétérogènes qu'elle associe au sein d'un même tout, avançant comme une grande marée effaçant l'arrière-pays, faisant pot commun des savoirs et des aptitudes dans un mouvement fusionnel. Au sein de la Meute, les expériences se valent et sont un enrichissement au service du vivant, sans hiérarchie ni anarchie, sorte de modèle de cohabitation ultime en un grand corps collectif.

Encadré 2 : Extrait de *La Meute* et libellé de l'appel à texte dont il est issu

«*Quelques mois avant l'effondrement, les corbeaux ont envahi les villes. Personne ne comprenait comment leur nombre pouvait être si grand, comme s'ils étaient sortis soudain des entrailles de la terre. Nous étions en plein été, et il était devenu impossible d'ouvrir les fenêtres, même la nuit, à cause du volume et de la stridence de leurs cris. Tout a été tenté, sans succès, pour les chasser. Ils ne sont jamais partis. Finalement, c'est nous qui avons quitté les lieux*» (ORAZY, 2020: 18).

«*En deux mots, les meutes. Pour questionner les rages groupées, les forces d'opposition, les masses qui font corps pour ou contre, au-delà des individus, par solidarité, colère, mais aussi parfois par mépris. Les hordes sauvages et les foules en délire, les instincts grégaires pour le meilleur et pour le pire. Les meutes aux mille dents, aux crocs menaçants, qui jaillissent pour faire reculer ou pour piétiner. Plus forts ou plus fous, loups solitaires et troupeaux en liesse, avec ou sans cri de ralliement. Les puissances sans langage, qui suivent les marées de volontés aveugles, dressées à l'instinct de survie. Les meutes.*»

Issu du troisième appel à textes: «Les meutes»

Au récit de la chute que constitue *La Meute* vient répondre une autre histoire, plus utopique que dystopique: *Les ruines volontaires*. L'auteur imagine cette fois que l'humanité, face aux crises écologiques et au possible effondrement, a pris la décision de renoncer à l'hégémonie territoriale et de céder de la place aux autres animaux. La ville devient le lieu de sociétés animales affranchies.

Dans ce récit d'Alexis Fichet, l'humain, conscient de ses tendances colonisatrices et de son pouvoir de nuisance, a fait amende honorable et déserté, volontairement, des espaces précédemment conquis et urbanisés. Une ville – Saint-Brieuc, en Bretagne – a ainsi été abandonnée par ses habitants humains. L'auteur imagine en son périmètre, dix ans plus tard, la réinstallation du sauvage. Le végétal d'abord, en poussées inexorables de plantes qui s'immiscent au fil des saisons dans les interstices d'un bâti en décomposition. Puis, pas à pas, la constitution de nouveaux biotopes qui, d'insectes en rongeurs et de rongeurs en prédateurs moyens, réinstallent une vie

soumise aux cycles des saisons, des copulations, des mises bas et des prédatons. Au sein de la ville abandonnée, dans les rues, sur les toits et dans les bâtiments, lapins, loups, serpents et mêmes singes se distribuent les espaces en une dynamique vitale faite de naissances et de morts. Théâtre, halles centrales, cathédrale, préfecture et stade deviennent les montagnes, les terriers et les plaines de ces animaux redevenus rois. Aux fonctionnalités des bâtiments désignées par l'activité humaine (administration, spiritualité, sport) succède l'usage qu'en font les animaux pour se nourrir, se protéger, s'isoler, se regrouper et se reproduire. En sous-texte de cette fiction qui imagine un futur, pourrait-on dire, à rebours – dans lequel l'humain aurait su renoncer à tout voir, à tout connaître et à tout contrôler – le modèle déjà activé des réserves de vie sauvage et du réensauvagement.

**Encadré 3 : Extrait de *Les ruines volontaires*
et libellé de l'appel à texte dont il est issu**

«Voilà dix ans que nous avons quitté la ville. [...] C'est aujourd'hui une magnifique réserve de vide et de mystère. Nous ne savons rien de la façon dont la vie s'organise sur nos ruines. Nous ne savons rien, et ce mystère nous fait du bien, nous inspire, nous allège. Nous avons réussi à ne pas être partout.» (FICHET, 2023 : 14)

«Ce 5^e appel à textes proposait d'interroger à la fois le geste qui consiste à aller chercher de l'information et des connaissances sur l'animal en allant sur son terrain que le type d'image que cet exercice produit»

Issu du cinquième appel à textes : «Documentaire animalier»

Dans ces deux récits, l'imaginaire des relations entre humains, animaux sauvages et espaces urbains se met en place dans un contexte futuriste de délitement social, charriant son lot de ruines et de sursauts violents. Conséquence de l'éclatement des sociétés humaines : un effacement progressif de la ville au profit de territoires hybrides réinvestis par les faunes et les flores sauvages.

Jamais absolument hermétiques, les frontières entre terres sauvages et milieux urbains se font plus poreuses, ceci à mesure que la fourmilière humaine avale du terrain et s'installe à l'endroit des bois, des prairies et des terriers. Sans être chaque fois ostensible ni spectaculaire, cette migration progressive est un motif privilégié pour la littérature. Ainsi, délogés de leurs habitats, contraints dans leurs mouvements par la mise en clôtures des campagnes, en quête de sources renouvelées de nourriture, les animaux sauvages arrivent en ville.

Pour moi, ces deux récits de science-fiction prennent à bras-le-corps les questions du futur possible et se permettent d'investir les porosités entre humains et animaux.

JSC : Le troisième récit issu de «Documentaire animalier», dernier appel à texte des *Fabuleux ZOOpuscules* semble d'un autre ordre. Ce n'est pas un récit d'anticipation et la ville n'y est pas explicitement évoquée. Pourquoi l'associez-vous à la ville ?

NG: Dans *Les Dimanches, surtout*, la ville n'est, en effet, pas abordée en tant que telle mais au travers d'un lieu urbain emblématique de mise en scène de la domination humaine sur l'animal sauvage: le parc zoologique. Si, depuis le XIX^e siècle, la scénographie des zoos a bien entendu évolué, l'image d'individus encagés contraints à l'exhibition prend en charge, dans la fiction, une grande partie de l'imaginaire les concernant: entreprise de grand divertissement, le zoo urbain a apporté au cœur des villes la bête sauvage dont on admire le corps et les allures étranges, aux horaires d'ouverture.

Anouch Paré met en scène, dans l'espace du zoo, une créature dont la nature est ambiguë: humaine ou non humaine, le texte ne le dit pas mais ce qu'il dit c'est l'exposition forcée et l'impudeur, l'objectivation de l'être qui disparaît derrière son corps mesuré, comparé, exhibé pour satisfaire des envies d'exotisme. Derrière les barreaux de sa cage, la créature semble pourtant avoir choisi son enfermement, comme un renoncement aux vicissitudes de l'existence et à ses inévitables déceptions. Servitude volontaire donc, aliénation aussi, comme la dénaturation de celui ou de celle qui peut avoir livré son corps tandis que son esprit a abdiqué.

Anouch Paré m'a raconté une anecdote qui lui est arrivée et qui a peut-être inspiré cette fiction. Elle va souvent visiter les parcs zoologiques dans les villes qu'elle parcourt. À Rio, elle se promène avec sa fille. Devant la cage des chimpanzés, elle lui tient la main. Une femelle, la regarde puis va chercher son petit en la prenant, elle aussi, par la main. Mères et enfants, femelles et progénitures se font face dans une même attitude de part et d'autre de la grille.

Encadré 4: Extrait de *Les Dimanches, surtout*

«*Je suis, je crois, une grande attraction depuis qu'on m'a installée ici, avec mon lit. Numéro deux après les grands fauves.*» (PARE, 2023: 10)

Issu du cinquième appel à textes: «Documentaire animalier»

Les Dimanches, surtout fait pour moi écho à certaines œuvres d'anticipation qui mettent pareillement en scène des espaces de contrôle et d'emprise sur les corps animaux au sein de la ville. Au-delà du zoo, je pense au laboratoire. Dans *Docteur Rat*, roman corrosif de l'écrivain américain William Kotzwinkle paru en 1976, un rat de laboratoire rendu fou par les expérimentations auxquelles l'ont soumis les scientifiques, se sent investi d'une mission: rallier à la cause des humains les animaux embarqués avec lui dans la même galère.

Aux enfermements et autres expérimentations violentes que cette histoire scénarise viennent répondre des pertes de contrôle, des débordements et des révoltes animales. Ainsi *Docteur Rat*, traître à la cause, devra faire face à un véritable soulèvement du sauvage. Par-delà les murs du laboratoire, les animaux entendent

l'appel sur toute la surface du globe. Le Grand Rassemblement s'organise. Les animaux quittent les jungles, les marais, les forêts et les zoos, traversent les villes, portés par l'espoir d'une fraternité retrouvée et la vision que tou-te-s, y compris l'humain, ne sont que différentes incarnations d'une même créature, l'Animal Unique. Sourds à l'appel, les humains ne voient pourtant que champs dévastés, trafics perturbés et prototypes échappés. C'est alors l'armée qui riposte, à grand renfort d'avions et de blindés.

JSC: Pensez-vous à d'autres romans de science-fiction qui font écho à ces trois *ZOOpuscules* et qui vous ont inspirés pour les appels à textes ?

NG: Oui, je pense en particulier à *L'animal découronné* de John Crowley (1981) qui met en scène une séparation des espaces entre humains et non-humains dans une épopée philosophique qui interroge la possibilité d'une cohabitation entre espèces, les luttes de pouvoir, le lien social et la préservation du vivant.

Au terme d'une guerre civile, la nation américaine s'est disloquée. Dix grands États autonomes et quelques cités indépendantes vivent désormais selon leurs propres termes. Cette dislocation politique, menace pour la paix des humains, produit a contrario un relâchement de la pression auparavant mise sur la faune et l'environnement. Ainsi, dans les ruines d'une gouvernance centralisée, au cœur de villes aux murs délabrés, la végétation est folle et exubérante. Mais dans ces sites urbains qui souffrent de pénuries, les humains sont pour la plupart des mendiant-e-s au regard farouche dont les animaux sauvages se méfient. L'affaire n'est donc pas réglée et d'autres options sont avancées. Comme celle de la Montagne, structure écologique de 300 mètres de haut sur 800 mètres de large conçue comme une retraite pour les humains par Isidore Candy, architecte utopiste. Sorte de cathédrale en bord de mer, la Montagne a réduit l'emprise humaine au sol, fonctionne à l'économie d'énergie et de vivres et s'apparente à une communauté religieuse retirée du monde pour le bien de la Terre.

Une autre inspiration pour moi est *City*, recueil de huit nouvelles écrites par l'auteur américain Clifford D. Simak (1952). Paru en France sous le titre *Demain les chiens*, l'ensemble tentait, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, de projeter des temps meilleurs pour la planète. Désabusé, l'auteur imaginait, sur plusieurs millénaires, la mise en place d'une relève plus vertueuse au règne des humains : la civilisation canine. Aux horizons des années 12000, les chiens sont en charge de la Terre. La nouvelle Cité qui ouvre le recueil dessine une cartographie du monde comportant certaines similitudes avec le tableau peint par John Crowley dans *L'animal découronné*. Comme son compatriote, Clifford D. Simak imagine, au début des années 1990, une société humaine disloquée et des villes dépeuplées, envahies d'herbes folles. Dans les deux cas, les instances gouvernantes ont perdu leur légitimité et les humains vivent désunis, selon des lois tribales chez Crowley, repliés sur leurs cellules familiales chez Simak. Mais, dans *Demain les chiens*, ce n'est pas la guerre civile qui a conduit à la désintégration de la cité, mais la conjonction de deux progrès technologiques : la maîtrise de l'énergie nucléaire, qui a permis la création de moyens de transport privés ultra-performants (avions, hélicoptères) et le développement de cultures hydroponiques en réservoirs, qui a libéré les champs de leur fonction nourricière. Dévaluées, les

terres rurales se transforment en grands domaines dans lesquels les hommes vivent comme des seigneurs, assistés de robots androïdes, et bientôt agoraphobes. Sans plus de nécessité économique, les humains ne se rassemblent plus et les villes disparaissent.

JSC: Ces imaginaires du futur ne sont-ils pas tous désespérants? N’y a-t-il pas d’autres récits d’anticipation possibles? D’autres visions de la ville et des relations humains-animaux qui vous inspirent?

NG: Oui, bien sûr! Par exemple chez Damasio. Chez cet auteur, dystopie et utopie se mêlent. Dans *Les Furtifs*, paru en 2019, il imagine des espaces et des individus urbains sauvés de la nécrose par la ré-inclusion d’animaux vifs et sauvages, pointeurs d’autres modèles pour le vivant. Il situe son action en 2040, futur proche dans lequel l’auteur imagine des paysages urbains entièrement redessinés par un libéralisme outré et sur-technologisé, désormais seul maître à bord. Rachetées par des grands groupes (LVHM, Orange, etc.), les villes privatisées opèrent une division sociale systématique, tandis que la circulation dans leurs différents espaces est soumise à une logique de forfaits. Ainsi un individu «standard» ne peut-il accéder à un quartier «premium», et encore moins à une zone «privilège», pouvoir d’achat et liberté de circulation étant désormais pleinement corrélés. Outil d’application du système, la bague que chacun porte au doigt fournit des *datas* aux propriétaires des villes et propose aux individus bagués des produits adaptés à leurs désirs. Moins âpre en apparence que la société totalitaire du 1984 de Georges Orwell, la ville projetée par Alain Damasio n’en reflète pas moins une communauté humaine disloquée dans laquelle des individus plus ou moins repus végètent dans leurs «technococons». Dans ces villes-dortoirs, qui ont réservé les parcs et autres espaces végétalisés à des usages privilégiés, nichent cependant des créatures qui échappent au contrôle biométrique, bientôt symboles d’un vivant qui résiste. Invisibles, les «furtifs» sont des êtres de fuite en perpétuelle mutation, sans cesse recomposés à partir d’éléments artificiels et naturels qu’ils empruntent aux espaces qu’ils traversent. Pour l’Armée, les furtifs sont une arme potentielle dont l’ingénierie guerrière gagnerait à saisir les pouvoirs. Quoi de plus efficace, en effet, qu’un être pouvant défier tous les systèmes de détection possibles? Mais les furtifs inspirent également les mouvances libertaires qui agissent en ville pour rouvrir ses espaces et refaire de tou-te-s des citoyen-ne-s. Ainsi «La Traverse», groupe «d’anarchitectes» qui font naître des habitats «partout où ça s’insère rapidement»² (en bordure de squares, sous un pont, dans une friche) ou encore «La Céleste» qui crée des parcours au-dessus du sol avec des ponts de singe et des tyroliennes, pour une circulation à vol d’oiseau en dehors du panoptique numérique.

Annoncée comme une menace potentielle par le pouvoir en place, qui l’assimile à une altérité invasive et non contrôlable, la présence furtive est au contraire accueillie comme un modèle d’émancipation par ces groupes qui veulent vivre la ville avec l’inventivité et la créativité des enfants. Les «origanids» et les «entres» des furtifs, terriers labyrinthiques composés de matériaux hétérogènes

² P. 296.

puisés dans l'environnement, sont un modèle de métabolisation, concept cher à Damasio, principe même d'une vitalité à défendre.

Ainsi se mettent en place des «ZOUAVES» (Zones où apprivoiser le vivant ensemble), habitées par des collectifs qui n'oublient pas que la réouverture des espaces de vie et la reconstruction du lien social passent d'abord par un réinvestissement de la sensibilité. Pour saisir la présence des furtifs, qui vivent dans les angles morts, il faut se mettre à l'écoute. Ainsi peut-on espérer entrer en résonance avec leur «frisson», signature sonore qui intervient en soubassement d'improvisations assimilées à du jazz expérimental ou de la musique concrète.

«*Chasser un furtif, c'est d'abord entrer dans l'Ouvert*»³, dit un des personnages au début du roman. D'abord pensée comme une traque, la quête des furtifs s'éloigne petit à petit de l'appropriation prédatrice pour se transformer en une leçon de vie. Envisagés comme de possibles LUCA (Last Universal Common Ancestor), les furtifs sont un appel à ce qu'Alain Damasio nomme dans une autre de ces publications (2022) «cette ancestralité du vivant en nous», théorisée dans le roman par Varech, personnage inspiré à l'auteur par le philosophe Baptiste Morizot: «*Pour lui, nous sommes un feuilleté de capacités animales, toutes coprésentes en nous et que nous sollicitons sans cesse.*»⁴

Ouverts à la proposition furtive, les individus en révolte du roman de Damasio reconnaissent cette définition et acceptent d'entrer dans ce que je qualifierais de «dimension animale», traversés alors par le «souffle» ou encore «le principe vital», qui constitue l'anima en latin. Accueillant l'altérité comme une possibilité de transformation positive, ils se prêtent à des mutations qui les bousculent jusque dans le langage et redessinent une cosmologie de la porosité⁵.

JSC: L'impression générale est que la ville a toujours le mauvais rôle : lieu d'affrontements sanglants, de séparations spatiales, de violences sur les corps animaux. La fiction ne peut-elle nous inspirer pour composer avec les animaux un monde urbain moins dystopique ?

NG: Aux pires des issues imaginées s'opposent pour moi des scénarios alternatifs – parfois logés au sein des mêmes histoires – qui envisagent la possibilité de cohabitations urbaines vertueuses entre humains et animaux. Plus que vertueuses, vitales, pour les humains eux-mêmes, tandis qu'ils et elles pâtissent également d'une tendance à la destruction et à la dénaturation. Resurgissant au cœur d'espaces qui leur ont d'abord été refusés, pour lesquels ils ne sont a priori pas faits, les animaux sauvages dérangent les habitus et les habitats, faisant alors figure de remède plutôt que de fléau. Il me semble que c'est clairement le cas dans *La Meute*. Ainsi en est-il d'histoires qui pointent l'animal comme l'avenir de l'humain, imaginant de nouvelles alliances pour le vivant.

³ P. 42.

⁴ P. 506.

⁵ Cette porosité est notamment décrite par Jean-Christophe Bailly dans *Le Versant animal* (2007): «*Il n'y a pas de règne, ni de l'homme ni de la bête, mais seulement des passages, des souverainetés furtives, des occasions, des fuites, des rencontres*» (p. 12).

Dans un registre plus classique et plus ancien, *Le Pigeon* de Patrick Süskind (1987), entre pour moi dans cette catégorie. Après une enfance brutale, sur fond de Seconde Guerre mondiale et de déportation, Jonathan Noël a fait de la monotonie et de la prévisibilité ses règles d'or. Ainsi répète-t-il chaque jour un même schéma d'activités, heureux d'une vie sans saillance existentielle. Or, un matin, tandis qu'il s'apprête à quitter sa chambre, Jonathan est confronté à un impromptu sauvage, qui va d'abord le terrifier : un pigeon.

L'homme, face à la bête qui s'est invitée dans ses quartiers, perd pied, extrapolant de manière névrotique les conséquences possiblement néfastes de cette apparition animale effrontée.

Encadré 5 : Extrait du *Pigeon*

«[...] jamais, dans une maison habitée par un pigeon, un homme ne saurait continuer à vivre, un pigeon c'est le chaos et l'anarchie en personne [...] ça ne reste pas seul, un pigeon, ça en attire d'autres, ça s'accouple et ça se reproduit à une vitesse folle, tu vas être assiégé par une armée de pigeons, tu ne pourras plus quitter ta chambre, tu mourras de faim, tu seras asphyxié par tes excréments, tu seras forcé de te jeter par la fenêtre et tu iras te fracasser sur le trottoir [...] Oh, Jonathan, Jonathan, ta situation est désespérée, tu es perdu, Jonathan!» (SUSKIND, 1987 : 17)

Mais, amorcé par ce choc initial, le récit de Süskind est aussi celui d'un retour à la vie. Passé dans son espace intime, l'animal a rendu caduque la digue qui préservait Jonathan des stimuli surnuméraires du monde extérieur. Au terme d'une crise existentielle qui a failli le laisser K.O, il rentre chez lui, au petit matin, après l'orage, prêt à affronter ses peurs, sautant dans les flaques d'eau, observant un chat qui se faufile dans la rue, attentif au chant des merles. Lorsqu'il arrive dans le couloir qui mène à sa chambre, le pigeon a disparu.

Je pense aussi à *Gros Câlin* (GARY, 1974) dont l'histoire propose une équation quasiment identique à celle du pigeon : un homme, Michel Cousin, célibataire de trente-sept ans, partage sa vie entre son appartement parisien et les locaux de l'entreprise qui l'emploie comme statisticien. Dans un Paris qui les ignore, les deux hommes connaissent tous deux la solitude : recherchée par Jonathan Noël, elle est cependant une peine pour Cousin et tout le roman dit cette quête de l'autre. L'homme vit avec un python de 2,4 mètres, ramené d'Afrique et qu'il a nommé «Gros Câlin».

Au-delà de la quête affective individuelle, le nom du personnage, Cousin, dit la volonté de repenser les barrières imaginées trop figées de l'évolution et la nécessité de se rejoindre en tant que membres d'une même famille animale. C'est ainsi qu'au fil du récit, l'homme s'hybride, entrant parfois lui-même dans la peau du serpent, pensant par circonvolutions. Ce glissement d'espèces, non définitif et non absolu, pointe pour moi un «devenir-animal» pour reprendre l'expression

de Deleuze et Guattari (1980) qui permet la métamorphose de soi et préserve la vitalité. Empruntant un corps plus coulant que le sien, Cousin remobilise ses capacités d'adaptation et échappe au terrassement qu'aurait pu provoquer chez lui une déception amoureuse.

Dans *Le Pigeon* et dans *Gros Câlin*, les animaux sauvages dépassent les bornes, ouvrant, en retour, de nouvelles voies d'existence pour les habitant-e-s des villes.

JSC: Finalement, toutes ces œuvres qui interrogent les devenir des relations humains-animaux en ville ont-elles quelque chose en commun et que nous disent-elles de l'imaginaire urbain ?

NG: Pour moi, elles ont en commun d'inscrire les scènes de cohabitations urbaines entre humains et animaux sauvages dans un contexte de crises: crises sociales et politiques, crises environnementales et climatiques, crises identitaires et même crises d'angoisse. Entre écriture spéculative et poétique de l'intime, ces auteurs posent des équations et tentent, face aux défis et prises de conscience propres à leur époque, d'imaginer ce que seraient des mondes qui donneraient pleinement droit de cité aux animaux, sauvages ou non. Récits de mutations, de transformations, de déplacements et de révoltes, les histoires en question pointent, face aux apories civilisationnelles incarnées par des villes atomisées, le caractère vertueux d'une juste considération des altérités animales. « *Contrairement à la ville qui se veut comme le maître de la nature, la cité s'en fait l'élève* », nous dit la philosophe Joëlle Zask dans son essai *Zoocities* (2020) opposant la ville contemporaine, forteresse antidémocratique, à la cité, ouverte, favorisant la communication, la circulation, la pluralité. Participant d'un « réveil des imaginaires » tel qu'appelé par Alain Damasio et l'équipe rédactionnelle de la revue *Socialter* au printemps 2020, ces fictions se font force d'envisager, face aux déclin et aux effondrements, des possibilités d'apprendre à composer des mondes plus vifs, avec les animaux.

JSC: Nathalie Georges, je vous remercie !

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAM David, 2013: *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, traduction de Didier Demorcy et Isabelle Stengers.
- BAILLY Jean-Christophe, 2007: *Le versant animal*, Paris, Bayard.
- CROWLEY John, 1981 [1976]: *L'animal découronné*, Paris, Laffont, traduction de Patrick Berthon.
- DAMASIO Alain (éd.), 2020: « Le réveil des imaginaires ». *Socialter* 8, <https://www.decitre.fr/revues/socialter-3663322105395.html>.
- DAMASIO Alain, 2021 [2019]: *Les furtifs*, Paris, Gallimard, collection Folio SF.
- DERRIDA Jacques (2006): *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, 1980: *Mille Plateaux (MP)*, Paris, Minuit, 284-381.
- FICHET Alexandre, 2023: *Les ruines volontaires*, Rennes, Animal Debout (collection *Fabuleux ZOOpuscules* n° 12).

- GARNIER-WENISCH Robin, 2020 : *Soupe au lait*, Rennes, Animal Debout (collection *Fabuleux ZOOpuscules* n° 6).
- GARY Romain, 1974 : *Gros-câlin*, Paris, Mercure de France.
- GIONO Jean, 1971 : «La Grande Barrière», *Solitude de la pitié* [1932], in : *Œuvres romanesques complètes*, I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- KOTZWINKLE William, 2015 [1976] : *Docteur Rat*, Paris, Cambourakis, traduction de Michel et Jacqueline Lederer.
- MORIZOT Baptiste, 2020 : *Manières d'être vivant*, Arles, Actes Sud (collection Mondes Sauvages).
- ORAZY Florian, 2020 : *La Meute*, Rennes, Animal Debout (collection *Fabuleux ZOOpuscules* n° 3).
- PARÉ Anouch, 2023 : *Les Dimanches, surtout*, Rennes, Animal Debout (collection *Fabuleux ZOOpuscules* n° 13).
- SIMAK Clifford D., 2000 [1952] : *Demain les chiens*, Paris, J'ai Lu.
- SIMON Anne, 2021 : *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject.
- SUSKIND Patrick, 1987 : *Le pigeon*, Paris, Fayard.
- UEXKULL Jakob von, 2010 [1934] : *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Rivages, 2010.
- ZASK Joëlle, 2020 : *Zoocities. Des animaux sauvages dans les villes*, Paris, Premier Parallèle.

**URBAN IMAGINATIONS OF *FABULOUS ZOO*PUSCULES.
INTERVIEW WITH NATHALIE GEORGES, DIRECTOR
OF THE ANIMAL DEBOUT PUBLISHING HOUSE**

The relationship between humans and animals is at the heart of the Fabuleux ZOOpuscules editorial project, to which this interview is dedicated. Two of the short stories sketch the outlines of an urban world where animals have conquered the city, while a third is set in an urban place where bodies are exhibited—the zoo. Dystopia and urban utopia are never far away, as the literary sources that inspired Nathalie Georges underline.

Keywords: urban areas, animals, publishing house, fiction.

**URBANES IMAGINÄR IN DEN *FABULEUX ZOO*PUSCULES.
INTERVIEW MIT NATHALIE GEORGES, DIREKTORIN
DES VERLAGSHAUSES ANIMAL DEBOUT**

Die Beziehung zwischen Menschen und Tieren steht im Mittelpunkt des Verlagsprojekts Fabuleux ZOOpuscules, dem dieses Interview gewidmet ist. Zwei der Kurzgeschichten skizzieren die Grundzüge einer urbanen Welt, in der Tiere die Stadt erobert haben, während eine dritte in einem städtischen Ort stattfindet, wo Körper ausgestellt sind, bzw. im Zoo. Urbane Dystopie und Utopie sind nie weit entfernt, wie es die literarischen Werke, die Nathalie Georges inspiriert haben, unterstreichen.

Stichworte: Städtische Gebiete, Tiere, Verlag, Belletristik.

Silvia FLAMINIO, Maud CHALMANDRIER, Joëlle SALOMON CAVIN	
<i>Introduction</i>	5
Chloé VANDEN BERGHE	
<i>Vivants dans la ville</i>	
<i>Les renards roux du bois de la Grappe (Région de Bruxelles-Capitale)</i>	17
Lucile GARÇON, Antoine DORÉ, Marie GISCLARD, Bastien TRABUCCO	
<i>Remettre les vaches à leur place</i>	
<i>Les animaux divagants, à l'ombre d'un marronnier corse</i>	35
Carole MARIN, Laurent COUDERCHET, Nicolas LEMOIGNE	
<i>Le sanglier urbain, impossible cohabitation ?</i>	
<i>Les disservices et le désarroi bordelais</i>	51
Marie CHANDELIER, Yann NIKONOFF, Zoé OLIVER, Anthony GOREAU-PONCEAUD, Nicolas LEMOIGNE	
<i>Représentations médiatiques et habitantes de la présence du sauvage en ville: le cas du sanglier</i>	71
Joanne CLAVEL, Laurane BOULENGER, Nathalie BLANC, Camila LEANDRO	
<i>Vies et morts des insectes, gestions contemporaines de l'entomofaune</i>	89
Matiline PAULET, Maya LECLERCQ	
<i>L'humain et le goéland en ville: quand des interactions modifient les pratiques et les représentations des citoyens vis-à-vis de l'oiseau</i>	109
Boris CHASTANT	
<i>Coexister avec les vers luisants</i>	
<i>Histoires d'anecdotes</i>	129
Joëlle SALOMON CAVIN, avec Nathalie GEORGES et la participation d'Anne SIMON	
<i>Imaginaires urbains des fabuleux ZOOpuscules</i>	
<i>Entretien avec Nathalie Georges, directrice de la maison d'édition Animal Debout</i>	143
CONTRIBUTION HORS THÈME	159
Matthieu GILLOT, Patrick RÉRAT	
<i>Les mobilisations cyclistes à Santiago du Chili et Lima: des revendications pour une justice mobilitaire</i>	161